

Céline PARDO, Anne REVERSEAU, Nadja COHEN,
Anneliese DEPOUX, dirs, *Poésie et médias : XX-XXI^e siècle*

Paris, Nouveau Monde Éd., Coll. Culture/médias, 2012, 342 pages

Sara Ben Larbi



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8769>

DOI : [10.4000/questionsdecommunication.8769](https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8769)

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2013

Pagination : 261-264

ISBN : 978-2-8143-0182-5

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Sara Ben Larbi, « Céline PARDO, Anne REVERSEAU, Nadja COHEN, Anneliese DEPOUX, dirs, *Poésie et médias : xx-xx^e siècle* », *Questions de communication* [En ligne], 24 | 2013, mis en ligne le 01 février 2014, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/8769> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.8769>

une toile et l'intérêt des œuvres. L'auteur démontre sa faculté à observer les limites de ses propos. C'est pourquoi le volume sur l'esthétique est capital car il synthétise d'autres ouvrages de référence, parce qu'il expose des positions très originales et qu'il s'intéresse aussi aux avant-gardes artistiques.

Agnès Felten

CREM, université de Lorraine, F-54000
agnes.felten@gmail.com

Céline PARDO, Anne REVERSEAU, Nadja COHEN, Anneliese DEPOUX, dirs, Poésie et médias : xx-xx^e siècle.

Paris, Nouveau Monde Éd., Coll. Culture/médias, 2012, 342 p.

Les actes du colloque *Poésie et médias* tenu à l'université Paris-Sorbonne réunissent quinze contributions pour l'essentiel dues à des universitaires. L'ouvrage puise dans une perspective interdisciplinaire : la littérature et les sciences de l'information et de la communication. Gérard de Nerval écrit dans certains de ses sonnets « perdraient de leur charme à être expliqués, si la chose était possible ». L'imaginaire et la pensée des médias comme les circulations médiatiques de la poésie articulent l'ouvrage. Le développement des inventions technologiques et médiatiques – le cinéma et la photographie, le développement des moyens de diffusion massive (presse, radio, disque, télévision et internet) – ont permis de nouvelles représentations de la poésie et suscité de nouvelles pratiques d'écriture. Face aux évolutions technologiques et à l'usage des nouveaux médias, l'ouvrage traite de la problématique suivante : quelle est la place de la poésie dans un nouveau contexte communicationnel de médias informatisés ? La poésie est-elle en survivance ou en mutation, et comment peut-on l'appréhender ? Sur une veine poétique, les chercheuses Céline Pardo, Anne Reverseau, Nadja Cohen et Anneliese Depoux observent : « Cette activité [la poésie] est essentiellement une activité de médiation : la poésie ne prend pas la parole, elle donne la parole. Elle s'offre comme une médiation entre moi et mon langage, qui me fuit, moi et les autres, qui m'échappent, moi et le monde, moi et moi – ma souffrance et ma joie indicibles » (p. 21). Longtemps cantonnée et restreinte à la « littéranité », la littérature est ici plutôt envisagée comme acte de communication. Trois volets structurent le volume : le premier est « Imaginaire et pensée des médias à l'œuvre » (pp. 27-173). Le deuxième volet préfère la métaphore « Quand les poètes sortent du livre » (pp. 177-247) et le dernier se penche sur les « Circulations médiatiques de la poésie » (pp. 251-330). Toutefois, notre lecture articule deux parties :

la première présente l'ouvrage et la deuxième le commente et le discute brièvement.

Comment étudier et concevoir la poésie comme acte de communication ? L'ouvrage montre la mise en relation de la poésie avec les médias et comment ceux-ci contribuent au travail de l'écriture poétique en engageant une poétique originale. Son champ d'investigation est lié à une nouvelle ère historique : la poésie dans sa relation avec les médias et la technologie. Le livre est composé de trois parties. La première, « Imaginaire et pensée des médias à l'œuvre » (pp. 27-173), est alimentée par ces sept chercheurs : Philippe Ortel (pp. 27-52), Anne Reverseau (pp. 53-74), Nadja Cohen (pp. 75-90), Céline Pardo (pp. 91-112), Gaëlle Théval (pp. 113-130), Carrie Nolland (pp. 131-154) et Jean-Pierre Bobillot (pp. 155-173). Le premier, Philippe Ortel – « L'envers du cinéma dans la poésie de Pierre Reverdy » (pp. 27-52) –, a réfléchi sur l'invention cinématographique dans l'œuvre de Pierre Reverdy. Étudiant le recueil de Philippe Soupault dans « *Photographies animées* ou les enjeux poétiques d'un titre : emprunts et transferts » (pp. 53-74), Anne Reverseau place les enjeux poétiques de photographies animées au cœur de ses réflexions. Cinq poèmes de photographies animées pourraient bien être perçus comme les cinq pages successives d'un album de photographies. Quant à Nadja Cohen, avec « *La Bréhatine*, un scénario trop tournable de Guillaume Apollinaire » (pp. 75-90), la chercheuse met en lumière *La Bréhatine*, un scénario du poète Guillaume Apollinaire dont l'attrait pour le cinéma est lucide : « Je m'intéresse avant tout au progrès. Toute invention trouve en moi un admirateur éclairé, du moins enthousiaste. D'autre part, Les Lettres et les arts sont ma consolation et satisfont mon amour de ce qui est beau, de ce qui est sensé. Après cela, on imagine sans peine que le phonographe et le cinématographe ont pour moi un attrait sans pareil. Ils satisfont tout à la fois mon amour pour la science, ma passion pour les lettres et mon goût artistique » (p. 75). Nadja Cohen explique la cause principale de l'intérêt du poète pour le cinéma par ce que « le cinéma synthétise l'expérience de la modernité qui fascine Apollinaire, une expérience de la vitesse, du choc et de l'image en mouvement » (p. 78). Cependant, Céline Pardo – « La mise en livre du *Savon* de Francis Ponge » (pp. 91-112) – pense l'écriture du recueil poétique de Francis Ponge, *Le Savon*, lequel s'est étendu sur 25 années et migre de *medium* en *medium* pour devenir un livre en 1967. En revanche, Gaëlle Théval montre « Les transferts intermédiatiques dans la poésie *ready-made* » (pp. 113-130), poésie inventée par Marcel Duchamp en 1915. Pour elle, le *ready-made* se définit comme étant

« un type d'œuvre d'art qui s'incarne dans un objet manufacturé : un porte-bouteilles, un portemanteau (*Trébuchet*) ou encore une pelle à neige (*In advance of the broken arm*) » (p. 113). « Le poème *ready-made* est un poème dont la totalité du contenu est empruntée. Ce contenu peut être de diverses natures : linguistique, iconique, objectal ou encore sonore (p. 114) ». Gaëlle Théval pose la problématique suivante au cœur de sa réflexion : comment le *ready-made*, en tant que dispositif, met-il à nu le rôle du *medium* ? Pour sa part, Carrie Noland, enseignante de littérature comparée à l'université de Californie, trouve son engouement dans sa contribution « Poésie et typosphère chez Léon-Gontran Damas » (pp. 131-154) consacrée à la poésie noire et à la typosphère chez le poète guyanais Léon-Gontran Damas. Poésie noire ou celle de la *négritude*, néologisme d'Aimé Césaire, selon Carrie Noland, Léon-Gontran Damas « s'est emparé des possibilités graphiques de la presse, de l'espace et de la typographie, pour élaborer une poétique de la négativité capable de saisir l'expérience de la facticité noire » (p. 138). Argumentant en faveur de l'écriture sans frontière, dirons-nous, elle conclut sur ces vives paroles : « L'accomplissement de Damas est d'avoir écrit un poème, et ce poème n'est ni africain, ni français, ni noir, ni blanc, ni tam-tam, ni orchestre, mais plutôt un phénomène singulier actualisé et actualisable sur plusieurs registres dans toute la plénitude de notre esthétosphère métissée » (p. 154). Enfin, avec « Naissance d'une notion : la médiopoétique » (pp. 155-173) créant la notion de « médiopoétique », Jean-Pierre Bobillot élucide le rapport des poètes aux conditions matérielles de l'écriture.

Ensuite, abordant les pratiques poétiques, la deuxième partie vise à atteindre la métaphore « quand les Poètes sortent du livre ». De fait, les poètes explorent divers supports, langages, dispositifs et montrent que les médias non livresques informent le travail poétique. Ainsi, quatre chercheurs réfléchissent-ils à ce sujet : Olivier Belin – « “Le cinéma n'est pas un art” : René Char et la tentation cinématographique » (pp. 177-197) – analyse la double facette de René Char : son expérience cinématographique (jusqu'au réquisitoire de 1950 contre le cinéma) et le « recyclage » du modèle cinématographique dans le théâtre. Dans « Poésie sonore et culture de masse en France et aux États-Unis : B. Heidsieck et J. Giorno » (pp. 199-216), Clémentine Hougue compare la poésie sonore et la culture de masse. La poésie sonore, née à Paris en 1959, a pour représentant Bernard Heidsieck qui, avec son magnétophone, crée des poèmes. Pionnier de la poésie sonore américaine, Brion Gysin invente la permutation à partir de la technique du *cut-up* : d'une phrase, le

poète permute des mots en percevant « toutes les combinaisons possibles » (p. 202). De l'approche comparatiste entre la poésie sonore et la culture de masse en France et aux États-Unis et partant de deux poètes, Clémentine Hougue distingue les rapports des poètes sonores avec les médias, comment ils intègrent ou détournent dans leur écriture poétique leurs codes, références et modalités de fonctionnement. C'est sur les travaux d'enregistrement que l'œuvre poétique a marqué un tournant, car innovant. Travaillant avec la bande magnétique, Bernard Heidsieck décrit son travail de la sorte : « Le poème [...] dans son perpétuel souci de communication [...] a utilisé les moyens, les techniques électriques, électroacoustiques, qui se sont offertes à lui et qui sont celles de notre bain sonore quotidien » (p. 207). Interrogeant le statut du poète, celui-ci perçoit le poème comme en prise directe avec le *cosmos* ; pour lui, « le poème sort de sa béatitude [...], réintègre la société [...], la sollicite sans se priver du droit de la fustiger [...], la mer, la masse, le multiple, la foule, le vulgaire et la multitude » (p. 208). La différence entre John Giorno et Bernard Heidsieck est que l'un renouvelle la poésie de l'« intérieur », tandis que l'autre perçoit le renouveau des rapports avec le public. John Giorno, dont le discours est provocateur et contestataire, use du téléphone, médiatise la poésie pour la rendre immédiate. En revanche, Bernard Heidsieck réfléchit au langage et à la communication à l'ère des *mass medias* et pose le caractère immédiat de l'information. Les deux poètes s'accordent à livrer un discours critique sur le monde et la société de consommation dont la culture de masse est le corollaire direct. En outre, limitant sa réflexion à un cas d'écriture télévisuelle dans « La tour et le cagibi : Beckett lecteur de Yeats pour la télévision » (pp. 217-234), Anne-Cécile Guilbard montre que le dispositif du téléfilm... *que nuages...* (Beckett, 1977) renouvelle le fonctionnement de l'image poétique et témoigne du travail lassant des mots chez Samuel Beckett. Le travail d'Alessandro De Francesco – « Les environnements de lecture » (pp. 235-247) – consiste à confronter les poèmes et les nouvelles technologies pour le traitement du son. Grâce « au *medium* numérique », l'auteur montre qu'« il est possible de créer des formes d'interaction entre la voix et la poésie » (p. 236).

Enfin, la troisième partie analyse la circulation médiatique de la poésie à travers quatre contributions de Mathilde Labbé, Anneliese Depoux, Étienne Claudel et Georges Mathieu. D'abord, dans « “Chers auditeurs”, “Cher Charles” : réception de l'œuvre de Charles Baudelaire à travers deux récits radiophoniques » (pp. 251-269), Mathilde Labbé s'intéresse à la réception de l'œuvre de Charles Baudelaire dans deux séries radiophoniques

diffusées sur Arte radio (émissions réalisées par Thomas Guillaud-Bataille) et France culture (émissions de Raphaël Enthoven). Quant à Anneliese Depoux, « Des livres aux murs de la ville : métamorphoses médiatiques et circulation de la poésie dans le paysage urbain contemporain » (pp. 271-288), la chercheuse interroge la circulation des représentations de la poésie dans l'espace public et les musées, son travail est focalisé sur deux poètes, Francis Combes et Gérard Cartier, qui ont œuvré à l'affichage d'une centaine de poèmes sur les quais et les rames du métro parisien. Anneliese Depoux montre comment, de 1993 à 2007, cette pratique a participé d'un acte éditorial et a redéfini les frontières du genre littéraire parce que le dispositif de l'affiche crée un nouvel espace littéraire. Étienne Candell – « Une esthétique du média ? La poésie comme appropriation d'Internet » (pp. 289-312) – met en lumière la poésie comme appropriation de l'internet. Ainsi, plaçant l'étude de la poésie dans un contexte médiatique en vif essor, le rapport poésie-internet permet-il une publication et une diffusion plus aisées et jette les fondements d'un terrain sémiotique nouveau pour l'élaboration d'une poésie numérique à travers la pratique d'édition en ligne. Enfin, réfléchissant sur le statut de la poésie, le quatrième et dernier chercheur, Georges Mathieu – « La poésie des rencontres » (pp. 313-330), tente de mettre au jour quelle vision de la poésie est portée, privilégiée, construite par ces « rencontres » périodiques. Ses cas à l'étude relèvent de lectures publiques de poésie dans la région lyonnaise (Les salles à Lyon et la Bibliothèque lyonnaise de la Part-Dieu). Définissant la poésie, l'auteur écrit : « La poésie consiste dans le fait de dire ou de paraître dire quelque chose dans un mode sacralisé – par le rythme, le vocabulaire, la syntaxe, la disposition graphique –, un discours qui actuellement relève majoritairement de l'intime, mais aussi, traditionnellement et encore aujourd'hui de façon non négligeable, du collectif : national, religieux, moral » (p. 313). Après avoir rappelé que la poésie est une activité culturelle, personnelle et sociale, il justifie sa place au sein du nouveau contexte en argumentant : « C'est dans la logique même de cette activité qu'elle donne lieu à des réunions d'audition réciproque ou d'écoute collective, voire à des ateliers d'écriture » (p. 314). La pensée de Georges Mathieu interroge de pertinentes questions. Pourquoi dire des poèmes ? Pourquoi les entendre et pourquoi les faire entendre ? Sur quels critères les organisateurs des rencontres poétiques choisissent-ils les poètes ? Comment parvenir à médiatiser les lectures publiques, quelle publicité en est faite ? Rituels vivaces de l'époque actuelle, ces lectures confèrent aux poètes et à la poésie une visibilité sociale et préservent, par conséquent, leur valeur ; leur sacralisation et par là leur vulgarisation.

L'ouvrage est une réflexion approfondie sur l'interdisciplinarité : la littérature et la communication. Il est axé sur la poésie en confrontation avec les sciences de la communication et de l'information. Les contributions ont pris le cas de la poésie face au développement des médias. Loin de répondre aux questions « qu'est-ce que la poésie ? », « comment la lire ou comment la comprendre ? », l'étude présente des réflexions sobres, de quoi aiguïser le sens critique. De plus, une introduction (pp. 7-24) ainsi que les remerciements (p. 331) et la liste des auteurs (pp. 333-340) précisent certains aspects formels de l'ouvrage.

Un pan de recherches en sciences de l'information et de la communication développe ses approches documentaires d'ordre historique. En 1970, Roger Fayolle (in : Jacques Bersani et al., eds, *Comment la littérature nous arrive*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2009) pose le littéraire sous l'optique de sa médiation. Malgré la convergence des deux disciplines que sont la littérature et la communication, une tension émerge, ce qui a conduit Yves Jeanneret et Emmanuel Souchier (« Littérature et trivalité », *Communication & langages*, 135, 2003, pp. 25-26 ; « "La valeur" de la médiation littéraire », *Communication & langages*, 150, 2006, pp. 35-44) à écrire : « La notion de littérature n'a de sens que dans l'espace social où elle se déploie, et en même temps elle a tendu, depuis deux siècles, à se poser de plus en plus en antithèse de la communication sociale. Tension sans cesse réitérée de la valeur littéraire : la littérarité s'affirme dans la coupure, mais émane des circuits de légitimation et de commentaire des textes » (p. 11).

Les contributions des chercheurs présentent les concepts, les théories, les approches communicationnelles au cours des ^{xx} et ^{xxi} siècles. Elles posent la problématique suivante : quel est le devenir de la poésie au sein des médias informatisés dont l'internet ? Comment la poésie sera-t-elle appréhendée à l'avenir ? Illustré par des exemples, l'ouvrage se veut une fine analyse de la poésie éclairant le rôle joué par les médias dans l'expérience tant poétique qu'humaine par un large spectre de recherche puisant dans des articles depuis Guillaume Apollinaire aux pratiques de la poésie contemporaine dans la Cave littéraire (1983) auxquelles Georges Mathieu adhérait et qu'il animait durant la période 1996-2005. Toutefois, deux points méritent d'être soulevés. Le premier relève de la réflexion de Georges Mathieu sur la poésie des « rencontres ». Pour intéressante qu'elle soit, la contribution s'est restreinte à une poésie régionale de Lyon, la Bibliothèque de la Part-Dieu, le Petit Théâtre lyonnais, le « Café poétique », l'Agora Tête d'Or (lieu de conférences et de débats dans un couvent dominicain),

et l'espace Pandora (dont la vocation est l'édition avec les Éditions La Passe du vent), à l'exception de la Cave littéraire de Villefontaine, située en Isère, où l'association Poésie vive organise ces rencontres depuis 2000. Or, il semble que ces lectures-rencontres seraient plus vives encore avec l'ouverture sur d'autres poètes venus d'horizons divers, car on a longtemps reproché à ces lectures leur sectarisme (puisque ce sont toujours les mêmes poètes qui sont invités !). Cependant, la liste des auteurs et la participation de doctorantes, placées dans les remerciements, font des contributions un ouvrage de référence destiné aux étudiants et chercheurs car revalorisant la place de la littérature dans les médias. Explorés sous l'angle communicationnel et perçus sous un nouveau jour, les territoires de la poésie permettent d'historiciser le littéraire, de le produire, le diffuser et le vulgariser parce que l'œuvre littéraire est une fenêtre ouverte sur des écrits, sur des pratiques non livresques (la création radiophonique...). Enfin, le deuxième point critique, par lequel nous terminons, renvoie au volume de l'ouvrage. Ainsi 342 pages auraient-elles pu être organisées en deux axes : l'imaginaire des médias à l'œuvre et la diffusion de la poésie. Pour notre part, le livre n'est pas le *palmarès des bons poètes*, mais, en rendant à la poésie, en tant qu'actes et formes de militantisme, sa densité textuelle, son espace visuel et auditif, son action et sa mémoire rhétoriques, nous favorisons aisément sa transmission.

Sara Ben Larbi

CREM, université de Lorraine, F-57000
benlarbisara@rocketmail.com

Laurence PIEROPAN, éd., *Le monde de Charles Bertin*.

Bruxelles, Éd. Archives & Musée de la littérature, coll. Archives du futur, 2013, 320 p.

L'ouvrage réunit des études consacrées à l'écrivain belge Charles Bertin (Mons 1919-Rhode-Saint-Genève 2002). Poète, romancier, dramaturge et essayiste, le neveu de Charles Plisnier, élu membre de l'Académie royale de langue et littérature française de Belgique en 1967, est une figure majeure du paysage culturel belge. Après des études de droit et de sciences politiques à l'Université libre de Bruxelles, Charles Bertin renonce rapidement au barreau et s'engage dans une carrière administrative afin de bénéficier de suffisamment de temps libre pour se consacrer à l'écriture, collaborer avec de nombreux journaux et travailler occasionnellement pour la radio et la télévision. Écrivain néoclassique actif dès la fin des années 30, Charles Bertin participe au renouvellement des Lettres belges de langue française entre 1945 et 1960. Il obtient de nombreux prix en Belgique – prix Victor

Rossel et prix triennal du Roman de la Communauté française de Belgique pour *Le Bel Âge* (Paris, A. Michel, 1964) etc. – et à l'étranger – prix Italia pour son œuvre télévisuelle *Christophe Colomb* (1953), grand prix de la Société des gens de Lettres pour le roman *Les Jardins du désert* (Paris, Flammarion, 1981), etc. Ces récompenses témoignent du rayonnement d'une œuvre qui mérite l'attention des spécialistes de la littérature francophone. Toutefois, l'attachement viscéral de Charles Bertin à la culture – et plus spécifiquement à la culture française (l'écrivain ne reconnaît pas de légitimité à la notion de belgitude) – ne se limite pas à ses publications. Particulièrement sensible aux problèmes linguistiques qui secouent la Belgique à partir des années 60, il s'investit dans la défense des droits linguistiques des francophones de Belgique. En 1971, par exemple, il fonde l'Association culturelle de Rhode-Saint-Genève, qui cherche à promouvoir la culture francophone au sein de cette commune à facilités de la banlieue bruxelloise. Il en deviendra rapidement le président et permettra, en 1979, la reprise, par l'association de l'ancienne bibliothèque publique francophone de la commune, fondée en 1938. La bibliothèque porte aujourd'hui son nom, afin de rappeler l'engagement constant de l'écrivain dans la promotion de la culture française.

Le rayonnement de Charles Bertin ne se limite donc pas à la Belgique. Outre les prix mentionnés plus haut, Charles Bertin est le premier Belge à remporter le prix Goncourt, en 1937. Il est également membre de la Société des auteurs et compositeurs dramatiques (SACD) depuis 1947 et président du comité belge d'octobre 1971 à novembre 1989. Il en devient ensuite président d'honneur.

Par conséquent, l'œuvre bertinienne mérite une étude minutieuse en raison de ses qualités artistiques et de la place de l'auteur dans le champ littéraire. Toutefois, la critique passée s'est essentiellement intéressée à ses premiers effets éclatants, laissant de côté certaines nuances. Une lacune que Laurence Pieropan se propose de combler, par cet essai constitué de multiples sources et témoignages. Entre autres travaux, certains collaborateurs proposent une étude minutieuse des archives de l'auteur, accessibles depuis 2006 : le fonds d'archives Charles Bertin, conservé aux Archives & Musée de la littérature, et le don à la bibliothèque précieuse du Musée royal de Mariemont. *Le monde de Charles Bertin* invite le lecteur à (re)découvrir une œuvre importante de la Belgique littéraire de la seconde moitié du XX^e siècle et à mieux cerner les rapports de Charles Bertin avec la France et la culture française. Les textes rassemblés